

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Mon premier départ.  
Souvenir d'enfance / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 157-161

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# *Mon premier départ*

*Souvenir d'enfance*

Les dates du passé ont toujours quelques larmes. Entre elles et le présent, tant d'êtres et de choses ont disparu qu'en les évoquant, on réveille toujours quelque deuil amer ou quelque douloureux écho.

Il me revient en mémoire une de ces dates qui font époque dans la vie d'un homme, celle de mon premier départ, et l'émotion que j'en ressens encore en écrivant ces quelques lignes fugitives est presque aussi forte que celle que j'éprouvai il y a plus de vingt ans, en partant pour le pensionnat.

A cette évocation, tant de souvenirs reviennent en foule et font tapage dans mon esprit que j'ai peine à démêler la trame épaisse du passé pour en tirer, l'un après l'autre, les menus fils de mon pauvre récit.

C'était en 187. . — On n'était plus qu'à quinze jours de Pâques et mon sort n'était pas encore définitivement fixé. Le père en avait décidé ainsi : que l'enseignement est un bel apostolat, que le « magister » est un personnage dans la commune, qu'il y avait en moi l'étoffe d'un pédagogue ! La mère, elle, s'en tenait toute au cœur : j'étais encore trop jeune, Hauterive était trop loin, depuis la mort du jumeau, j'étais nécessaire à la maison pour aider aux multiples travaux du ménage ; de dix enfants il ne lui en restait plus qu'un, voulait-on donc lui briser le cœur et n'avait-elle pas déjà assez souffert jusque là ! Pauvre tendre mère ! les jours passaient, ramenant toujours le même thème, les mêmes arguments, la même insolubilité. De guerre lasse, le père eut une idée lumineuse ; il fit part au curé du petit conflit domestique dont j'étais l'innocent objet et sut plaider si chaleureusement sa cause que le bon prêtre lui promit sans hésiter son concours. La partie était dès lors perdue pour cette mère chérie, et après tant de pénibles épreuves supportées chrétiennement, elle allait donc recevoir encore sur le cœur un de ces coups qui font tomber dans un noir vertige, les plus douces illusions !

En voyant arriver au logis le père accompagné de l'humble prélat, la mère me prit par la main, m'entraîna dans sa chambre qu'elle ferma à clef et m'étreignit sur son sein en sanglottant ; sa douleur me fit si mal que je me mis à pleurer avec elle. Les pas des arrivants résonnaient comme un glas dans l'escalier, bientôt on heurta à la porte et ma mère, se levant comme un ressort, ouvrit aux visiteurs qu'elle salua en s'essuyant les yeux et, sans attendre de préambule,

me poussa doucement au devant d'eux en disant: « Prenez-le, j'en fais le sacrifice ! » puis elle cacha son visage dans ses mains et donna libre cours à ses larmes. Le bon curé hochait de la tête, le père, dont le cœur se sentait ébranlé disparut un instant pour se ressaisir. Quand il revint, sa voix était plus sûre, il reprit sa thèse, exposa toutes ses théories, que le prêtre appuyait d'un mot, d'un geste ou d'un regard, et finalement conclut que je partirai pour l'Ecole Normale le lundi de Pâques. Amen, ajouta le bon curé, tandis que ma mère acquiesçait par des signes de tête accompagnés de petits hoquets convulsifs et que inconscient et naïf comme on l'est à cet âge, j'exprimais hautement ma joie d'aller pour la première fois en diligence ! . . . . .

Le lundi de Pâques arriva. De grand matin le père et la mère étaient debout, l'un s'occupant de mes bagages, l'autre du déjeuner et de mes derniers préparatifs. Moi, j'errais par ma chambre comme un spectre, m'efforçant de faire bonne contenance. Mais cette heure fatale dont je n'avais jusqu'alors point compris l'importance, m'apparut tout à coup si triste et si sombre que je frissonnais en m'habillant et que je n'osais dire mot, de crainte de laisser voir mon trouble et d'attendrir ma tendre mère qui, elle aussi, ne disait mot, mais paraissait suffoquer sous l'empire de la vive émotion qui l'étreignait.

L'heure approchait, je surprenais à chaque instant le regard voilé de ma bonne mère fixé sur la pendule. Mon cher enfant, hasarde-t-elle, en chevrottant, il te faut déjeuner, maintenant, il n'y a plus qu'une demi-

heure avant le départ de la poste. - Je ne pus répondre un seul mot, tant je me sentais ému. Je m'assis machinalement à table et sirotai mon café en dévorant les larmes qui roulaient sur mes joues. Ma mère, qui devinait mes angoisses et m'épiait, n'y tint plus ; elle s'approcha de moi, m'enlaça de ses bras tremblants et laissant abondamment couler ses larmes sur mon front, elle me dit : Je te donne toute ma bénédiction, mon cher fils, que Dieu t'accompagne, n'oublie pas tes pauvres parents, et, si tu t'ennuies, reviens tout de suite ! Mon père entra soudain dans la chambre. La diligence approche, nous dit-il, descendons. - Un domestique prit ma petite malle sur son dos et descendit le premier l'escalier ; en ce moment, cette malle noire me parut un cercueil. Mon excellent père suivait, me donnant ses derniers conseils, ma mère me conduisait par la main, en pleurant tout haut avec moi. La poste arrivait, l'automédon fit claquer son fouet.

Les derniers adieux furent courts et muets ; nous pleurions tous, même ce bon papa qui nous avait cependant avoué n'avoir jamais sourcillé devant l'ennemi durant ses campagnes d'Italie ! Ah ! l'amour paternel !

La diligence partit au trot sur la grand'route cantonale, le jour apparaissait lentement, découvrant à chaque pas un paysage nouveau dont j'étais ravi, le calme se faisait sentir petit à petit dans mon cœur agité ; l'arrivée à Fribourg achevait de me consoler, en éveillant dans mon imagination enthousiaste et prime-sautière tout un monde de choses nouvelles et grandioses, l'horizon n'avait plus de bornes, le ciel était bleu, l'avenir rose ; quelle lumineuse perspective que cette

belle vie si pleine de grand et d'imprévu ! Bref, j'avais le vertige et commençais à sentir le caressant velours des chimères, dont les griffes devaient, hélas ! un peu plus tard, me blesser si cruellement.

En arrivant à Hauterive, quand les lourdes portes de l'austère édifice se furent refermées sur moi, le souvenir de la maison paternelle que j'entrevois sous les premières fleurs d'avril, de mes chers parents qui sans doute pleuraient en pensant à moi, m'assaillirent de nouveau, mais à cet âge des pensées éphémères, ma gaîté naturelle reprit bientôt le dessus et je finis par me consoler tout à fait en me rappelant ces dernières paroles de la meilleure des mères : « Mon enfant, si tu t'ennuies, reviens tout de suite ! »

*Sion, novembre 1900*

SOLANDIEU